

ZOHRA BENSEMRA

REUTERS



ZOHRA BENSEMRA

REUTERS

La première photo importante que Zohra Bensemra a prise montrait les ravages causés par un attentat à la voiture piégée dans la capitale algérienne. Elle avait 24 ans. *«C'était la première fois que je voyais des corps gisant sur le sol. J'ai passé la journée à pleurer, j'étais encore en larmes quand je me suis couchée. Au réveil, j'étais une nouvelle personne... Je me suis rendu compte que c'était ça la photographie pour moi : montrer la souffrance engendrée par la guerre.»*

Le militantisme islamiste a ensuite gagné du terrain et son pays a plongé dans une guerre civile sanglante qui allait durer dix ans et causer la mort de plus de 200 000 personnes. Zohra Bensemra vivait dans la clandestinité, passant ses journées à photographier les atrocités et ses nuits terrée à écouter le chanteur algérien Cheb Khaled. Lorsqu'elle a intégré le journal *El Watan* en tant que première femme photographe algérienne, elle a appris à déclencher son appareil rapidement et discrètement, le pressant contre son ventre au lieu de le porter à son œil. Après avoir rejoint Reuters en Algérie en 1997, elle est vite devenue une professionnelle aguerrie, se rendant au Moyen-Orient, en Serbie et en Macédoine. Elle a couvert les conflits en Libye, Syrie, Irak, Afghanistan, Soudan, Égypte et Somalie. Elle a couvert aussi le Printemps

DES VIES SUR LE FIL

arabe et la violence confessionnelle, puis a passé trois ans en tant que photographe en chef au Pakistan.

De langues maternelles française et algérienne, elle a appris en chemin l'anglais et l'arabe pour pouvoir parler avec ceux qu'elle photographie. Elle s'intéresse à la vie des gens ordinaires : des enfants réfugiés qui jouent dans un bidonville, des femmes d'affaires à Islamabad, d'autres arborant leurs tatouages traditionnels en Algérie, des familles de migrants qui fuient vers l'Europe. Mais sa mission première, dit-elle, est de montrer le coût humain de la guerre. *«Lorsqu'on voit des enfants, la génération de demain, passer sans réagir devant les cadavres de djihadistes, on sait que la violence n'est pas près de cesser.»*

Au début de l'année, Zohra Bensemra était à Mossoul pour prendre des photos aux côtés des forces irakiennes qui combattaient les militants de Daech. Elle s'intéressait moins aux soldats qu'aux familles fuyant la violence. *«J'ai vu cette femme de 90 ans, Khatla Ali Abdallah, qui avait l'air à bout de forces. On pouvait lire dans ses yeux la fatigue et l'effroi. Elle semblait ne pas avoir mangé ni bu depuis longtemps. Elle m'a émue aux larmes.»* Quelques jours plus tard,

tourmentée de se sentir impuissante, Zohra Bensemra s'est mise à la recherche de cette femme dans un camp de réfugiés, montrant sa photo jusqu'à ce qu'on la conduise à elle. Elles ont bu le thé en évoquant le sort des poulets que cette femme avait élevés pendant la guerre, dans sa cave, au plus fort des bombardements.

«...Mais nous ne faisons que notre travail, témoigner, pour montrer l'horreur et d'une certaine manière partager la souffrance des victimes.»

Zohra Bensemra dit que son travail consiste non pas à expliquer mais à témoigner. *«C'est difficile de braquer son objectif sur une réalité cauchemardesque. J'ai l'impression que ça ne s'arrêtera jamais. Lorsqu'on se précipite sur les lieux d'un attentat ou d'un massacre, certains pensent qu'on en tire du plaisir. Mais nous ne faisons que notre travail, témoigner, pour montrer l'horreur et d'une certaine manière partager la souffrance des victimes.»*

Katharine Houeild, chef du Bureau Reuters pour l'Afrique de l'Est

LIEU
ÉGLISE DES DOMINICAINS

English version below



La mère de Mohammed Ali Khan (15 ans), tué lors de l'attaque d'une école pour enfants de militaires par un commando taliban qui a pris en otage des centaines d'élèves et d'enseignants. Peshawar, Pakistan, 16 décembre 2014.

The mother at the funeral of Mohammed Ali Khan (15) who was killed in the massacre when the Army Public School he attended was attacked by Taliban gunmen who took hundreds of students and teachers hostage. Peshawar, Pakistan, December 16, 2014.

© Zohra Bensemra / Reuters

ZOHRA BENSEMRA

REUTERS

The first important photograph Zohra Bensemra took showed the aftermath of a suicide car bomb attack in the middle of the Algerian capital. She was 24. *"It was the first time I had ever seen bodies lying on the ground. I spent all day crying, I went to bed in tears. The next day I woke up like a new person. I realized that this is what photography is for me: showing the suffering caused by war."*

Islamist militancy spread, and her country was plunged into a bloody decade-long civil war that would claim more than 200,000 lives. Bensemra moved from safe house to safe house every few days, photographing atrocities and spending nights in hiding listening to Algerian singer Cheb Khaled. When she joined the newspaper *El Watan*, as Algeria's first female photographer, she learned to take pictures quickly and quietly, pressing the camera against her stomach instead of raising it to her eye.

After joining Reuters in Algeria in 1997, she rose through the ranks to become a veteran, traveling throughout the Middle East, Serbia and Macedonia. She has covered conflicts in Libya, Syria, Iraq, Afghanistan, Sudan, Egypt and Somalia.

LIVES ON A WIRE

Along the way, the native Algerian and French-speaker has taught herself English and Arabic so that she can communicate with the people she photographs. Bensemra covered the Arab Spring, sectarian violence, and spent three years as chief photographer in Pakistan.

She seeks out the lives of ordinary people: refugee children playing in a slum, businesswomen in Islamabad, women with traditional tattoos in Algeria, migrant families fleeing to Europe, but still considers her primary mission to be showing the human cost of war. *"When you see children, the next generation, walking past the dead bodies of jihadis in the street without reacting, you know the violence is not going to end soon."*

Earlier this year, Zohra Bensemra was in Mosul taking pictures alongside Iraqi forces battling ISIS militants. Her focus was not the men with guns, but the families fleeing violence. *"I saw one 90-year-old woman, Khatla Ali Abdallah, who looked exhausted. Her eyes were full of fear and red with fatigue. She looked as if she*

had not eaten or had any water for a long time. I was moved to tears." Days later, troubled by her inability to help, Bensemra searched for Ms. Abdallah in a refugee camp, showing her picture until someone led her to the right tent. The two ended up sharing a cup of tea and speculating on the fate of the 20 chickens which the old woman had nursed through the war, taking them into the basement when shelling was heavy.

"... But we are only doing our job, i.e. to testify, to show the horror and, in a way, to share the pain felt by the victims."

Zohra Bensemra says her job is not to explain but to bear witness. *"It is very painful to focus your lens on a nightmarish reality. I have the impression that it will never end. When we see ourselves running towards the site of a bomb attack or carnage, some people think that we are happy. But we are only doing our job, i.e. to testify, to show the horror and, in a way, to share the pain felt by the victims."*

Katharine Houreld,
Reuters Bureau Chief for East Africa

VENUE
ÉGLISE DES DOMINICAINS



PHOTO #1

Jour de vote au Soudan, premières élections multipartites en près d'un quart de siècle. El Fashir, État du Darfour-Nord, Soudan, 11 avril 2010.

Voting in the country's first democratic elections for almost a quarter of a century. Al-Fashir, Northern Darfur, Sudan, April 11, 2010.

© **Zohra Bensemra** / Reuters

Après avoir fui leur village pris par Daech, un garçon et sa famille dans un car qui les emmène au camp de déplacés de Hammam al-Alil, au sud de Mossoul. Irak, 22 février 2017.

After fleeing a village controlled by Islamic State fighters, a boy and his family are in a bus that will take them to the refugee camp in Hammam al-Alil, south of Mosul, Iraq. February 22, 2017.

© **Zohra Bensemra** / Reuters

